

ATALA

N° 21

2021

Qu'apprend-on quand on apprend des langues ?



Cultures et sciences humaines

ATALA. Cultures et sciences humaines n° 21

« Qu'apprend-on quand on apprend des langues ? » 2021

« ATALA JACTA EST »

« *Atala* jacta est »

Après quasiment un quart de siècle d'existence, vingt et un numéros édités et près de 350 textes publiés, *Atala* va cesser de paraître. Décision difficile s'il en est que celle qu'a prise le comité de rédaction en sa réunion extraordinaire du 15 novembre 2016, après qu'il se fut convaincu qu'il ne lui était plus possible de soutenir la lourde charge de travail que lui imposait la sortie régulière de numéros à l'égard desquels ses exigences n'avaient cessé de croître au fil des années, en matière de contenu particulièrement. Plutôt, donc, que d'en rabattre, les membres du comité de rédaction ont préféré simplement arrêter, non sans se promettre, évidemment, de mener jusqu'à son terme la publication des deux derniers numéros qui, à cette date, étaient encore à l'état d'ébauche. Pour formaliser, pour donner sens à cette décision, ils se sont dit un peu plus tard que le tout dernier texte publié dans la revue pourrait être l'occasion de faire retour sur l'épopée éditoriale qu'a constituée l'histoire d'*Atala* : une revue née et abritée dans un lycée de classes préparatoires, animée par des enseignants dont une partie n'était pas des chercheurs, mue par le seul souhait de penser et d'aider à penser d'une manière aussi exigeante que possible les questions mêlées de la production et de la transmission des savoirs académiques. Les pages qui suivent sont donc à lire comme un essai de réflexion auto-critique, un exercice que nous croyons fort fécond, ainsi que l'ont d'ailleurs montré d'autres revues¹. À tous ceux qu'une semblable aventure tenterait, elles entendent ainsi livrer le fruit d'une expérience, qui, nous l'espérons, leur sera utile. Pour les membres de l'équipe, elles visent à provoquer un premier mouvement de distanciation, qui les aidera, certainement, à tourner la page d'une histoire qui fut également une histoire d'amitié.

1. Voir, par exemple, *Genèses. Sciences sociales et histoire*, « *Genèses* par *Genèses* », 2015/3-4.

Atala : une histoire

Atala, les premiers temps d'une revue,
par Pierre Campion et Claude Moreau

L'idée vint de notre collègue Alain Deguernel, qui avait lancé, dès les années 1990, les conférences du Cercle de réflexion universitaire du lycée Chateaubriand (le CRU de Chateau, plus que jamais vivant en 2020). En 1997, les discussions entre lui et le proviseur Michel Vieuxloup aboutirent à la décision de lancer une revue du lycée, revue annuelle, d'un niveau universitaire, qui serait centrée sur les enseignements pratiqués dans l'établissement, mais ouverte aux collaborations extérieures. Sur la suggestion d'Alain Deguernel, le nom d'Atala fut choisi pour la future revue, en rapport avec le personnage créé par Chateaubriand et dans lequel celui-ci avait projeté ses imaginations.

Aussitôt décidé, aussitôt fait, dès le mois de mars 1998. Voici pourquoi cette espèce de performance avait été rendue possible, comment et dans quel esprit elle fut réalisée.

Avant Atala

L'histoire de la revue plonge à la naissance et aux développements de l'édition personnelle. Lecteurs, nous vous parlons d'une époque révolue et de conditions presque incompréhensibles aujourd'hui.

Ici, nous devons parler un peu de technique.

Dès 1989, avec un collègue parisien, nos deux collègues Claude Moreau et Jean-Paul Payen publiaient des manuels de physique et chimie chez Belin. D'abord, ils envoyaient des dactylogrammes tapuscrits ? accompagnés de croquis. Puis, sous l'impulsion de leur éditeur, ils décidèrent de passer à l'informatique. Pour ce faire, ils écartèrent le superbe logiciel Latex, qui avait la faveur des mathématiciens mais qui se prêtait mal aux images et dessins. Ils choisirent le logiciel de presse américain FrameMaker maintenant disparu. En cours de route, et parce que les fichiers PDF n'étaient pas fiables à l'époque, ils étaient passés au développement sous PostScript des fichiers de ce logiciel, une procédure qui assurait la sécurité des opérations finales. Autrement dit, ils livraient à l'éditeur un cédérom prêt à l'impression. Ce faisant, ils maîtrisaient la publication de A à Z.

Du coup, l'idée vint à Claude Moreau d'éditer les conférences du CRU. Après une expérience malheureuse avec le Centre régional de documentation pédagogique (CRDP) de l'académie de Rennes, Claude négocia l'impression, à sa manière rigoureuse et efficace, avec un imprimeur

de la couronne rennaise. Cet imprimeur, qui pratiquait principalement la réalisation de catalogues commerciaux, se révéla compétent et disponible : si les conférences, elles, sont passées désormais sur le Web, il sort toujours *Atala*. Comme quoi, avec un logiciel de presse et le concours d'une entreprise qui n'avait jamais édité de livres, nous fîmes des volumes tout à fait présentables.

C'est à ce moment-là que Pierre Champion entra dans le processus de fabrication : recueil des textes prononcés en conférences, préparation des fichiers Word, insertion dans le logiciel FrameMaker, mise en page selon la maquette construite par Claude, correction des épreuves... Claude répondait à toutes les difficultés qui surgissaient et réalisait les fichiers finaux sous PostScript.

C'est ainsi que, de 1993 à 1997, de manière artisanale, autodidacte et bénévole, nous avons déjà publié quatre recueils de conférences, plutôt des plaquettes, il est vrai, que des volumes.

Atala, numéro 1

Aussitôt la décision de principe prise pour *Atala*, Claude aménagea pour la revue la maquette utilisée pour les conférences : format allongé, titraille stabilisée et réduite, styles soigneusement définis, elle n'a pas beaucoup bougé depuis l'origine. Le nom d'*Atala* avait été retenu et le thème fut choisi : évidemment ce serait des études sur Chateaubriand, le grand écrivain, le parrain du lycée et de la revue.

En quelques semaines, avec le concours irremplaçable de collègues du lycée, quatorze auteurs furent recrutés, dont les noms mêlaient de jeunes anciens élèves et des universitaires pas encore chevronnés, lesquels devaient faire plus tard de belles carrières. Cet équilibre, même s'il a été modifié par la suite, a permis, au long des vingt années, de familiariser un grand nombre d'élèves littéraires avec la pratique de la publication — un rêve pour eux —, à travers une revue faite sous leurs yeux et à laquelle ils pourraient, un jour prochain, participer.

Une fois les articles traités par nous, les épreuves corrigées par les auteurs et par nous-mêmes, le n° 1, 234 pages, sortait fin mars 1998, sous un bref avant-propos, sobrement signé « Le CRU de Château ». Les ouvrant avec l'appréhension d'y découvrir bourdes et coquilles et n'en découvrant pas trop, nous reçûmes les exemplaires avec le plaisir et la fierté qu'on devine.

Évidemment, nous n'aurions jamais pu faire cela sans l'appui de collègues passionnés, sans l'expérience accumulée précédemment par Claude Moreau, sans la garantie de qualité qu'il a constamment exigée, et sans les

possibilités désormais offertes par la puissance des ordinateurs personnels et par la messagerie électronique. D'autre part, Pierre Champion venait de prendre sa retraite et réservait une saison de son temps disponible à ce métier nouveau. Nous n'avions pas encore de directeur ni de comité de rédaction, tout se faisait au jour le jour de manière informelle, nous avançons à toute vitesse et presque de manière insouciant. Rien évidemment ne nous disait que l'aventure durerait vingt ans !

Le numéro connut un petit succès d'estime et nous vîmes tout de suite qu'il serait plus difficile de le diffuser que de l'éditer.

Atala, numéros 2 et 3

Pour le printemps de 1999, la petite équipe encore informelle proposa aussitôt aux collègues linguistes le thème et le titre de « La traduction ». Cette fois, nous avions un peu plus de temps. Grâce aux relations des collègues et avec leur participation, et toujours avec le concours d'anciens élèves, il y eut dix-sept collaborateurs, qui examinèrent le métier de traducteur et analysèrent des expériences. La traduction littéraire prit la plus grande partie du volume. Et, *in fine*, sous les rubriques « Un traducteur, Philippe Jaccottet » et « Traduire Philippe Jaccottet », il y eut un portrait de cet écrivain, des analyses et un dossier de traductions de certains de ses textes en allemand, anglais, italien, espagnol et même en russe, en japonais et en tchèque. Là, nous eûmes l'occasion de pousser loin les ressources des collaborateurs, du logiciel et des banques de caractères.

La même année, en juin, nous sortîmes un petit numéro hors-série, entièrement financé par souscription, pour honorer André Héland, qui partait en retraite après une carrière toute passée au lycée².

Mars 2000. Le n° 3, 228 pages, marqua un progrès à tous les points de vue. La forte présence de la discipline historique dans notre établissement et l'implication personnelle de certains collègues, et puis l'échéance de l'année 2000, tout cela détermina le titre et la problématique de « L'histoire. De la source à l'usage ». Pour ce numéro, nous inaugurons l'idée et le fait d'un comité de rédaction et surtout la direction de numéro. David Bensoussan et Stéphane Gibert assurèrent le recrutement des auteurs, signèrent un avant-propos substantiel et composèrent ce numéro, qui fut probablement le plus ambitieux des trois premiers. Qu'on en juge par un seul détail : à la tête d'une pléiade d'auteurs, Jean-Pierre Rioux, alors inspecteur général, grand historien et brillant écrivain — il l'est toujours — ouvrait la marche.

2. Viro illustri André Héland, *Atala*, hors-série, 1999.

Éditer, une belle expérience

Sans l'avoir prémédité, nous avons fait, en trois ans, l'expérience de ce que c'est que publier.

De A à Z, nous fabriquions de manière entièrement bénévole une revue techniquement prête à l'impression, le dernier acte de la publication, le seul où l'établissement devait un peu nous aider pour compléter les ressources procurées par les ventes. De ce côté, nous trouvions une aide essentiellement budgétaire, avant que, bien plus tard, sous le proviseur Joël Bianco, l'établissement ne décide de sous-traiter la fabrication avec une personne professionnelle.

Avec le recul et maintenant que les premiers acteurs ont passé la main, nous pouvons dire que ce fut une belle aventure. Une aventure intellectuelle évidemment, qui touchait des domaines de réflexion variés, dont quelques-uns tout nouveaux pour nous. Une aventure éditoriale, plus pratique, certes, et plus cachée, mais non moins exigeante que l'autre, où la technique avait ses contraintes, ses apprentissages et ses acquisitions. Ainsi du problème des images, car le poids d'une belle image en PostScript est énorme et il fallut jongler avec la faible puissance des ordinateurs de l'époque. De plus, Claude devait faire des essais avec l'imprimeur pour que la définition des photos permette une belle impression.

Mais les contraintes de l'édition sont de toutes sortes et pas seulement techniques. Lecteurs, quand vous lisez une revue mais aussi bien un livre, vous avez sous les yeux un produit fini et, le plus souvent, dépourvu de coquilles ou de négligences. Mais, pendant tout le temps de la fabrication, les promoteurs sont confrontés à des retards à la réception des articles ou éventuellement à des désistements tardifs. Selon notre expérience et ce que l'on entend dire, même dans les grandes maisons d'édition et même de la part d'auteurs renommés, il arrive aussi que des textes parviennent dans un état d'inachèvement : nous disons alors qu'ils ne sont pas propres. Le travail de l'éditeur, c'est donc aussi de relancer des auteurs et, parfois, de demander des corrections de langue ou de suggérer des formulations : des négociations un peu délicates mais qui furent le plus souvent bien accueillies...

Vingt ans déjà, mais nous avons eu tellement de plaisir, et puis, par la suite, des occasions d'employer des compétences acquises alors.

Le développement d'Atala après 2007,
par Stéphane Gibert et Jean Le Bihan

C'est en 2007 que le pilotage d'*Atala* change de mains. Pierre Champion a annoncé depuis un an son souhait de ne plus animer et même de quitter

le comité de rédaction. Jean Le Bihan accepte de prendre le relais, suivi rapidement par Stéphane Gibert : ainsi se met en place un tandem directorial qui présidera à la destinée de la revue jusqu'à sa toute fin. Aussitôt, les deux nouveaux directeurs de la rédaction s'attellent au problème qui leur paraît le plus urgent : améliorer la diffusion de la revue, dont la faiblesse, le caractère artisanal sont contradictoires avec le projet d'un contenu de qualité. Ils engagent, à cette fin, deux démarches successives. Ils prennent d'abord contact avec les Presses universitaires de Rennes (PUR) dans le but de savoir si celles-ci accepteraient de diffuser *Atala*. Accueil affable mais refus des PUR, motivé, entre autres, par l'absence de continuité thématique d'un numéro à l'autre. Ils se tournent alors vers le portail de revues scientifiques en ligne Revues.org. Nouveau refus, en janvier 2011, fondé cette fois sur trois arguments : le positionnement éditorial d'*Atala* n'est pas assez nettement défini ; la procédure d'appel aux auteurs n'est pas assez ouverte ; enfin, le travail de relecture des articles n'est pas assez le fait d'universitaires spécialistes. Si grande que soit sa déception, le comité de rédaction abandonne vite l'idée d'une nouvelle candidature qui, pour être acceptée, obligerait à modifier par trop le projet d'*Atala*. Mais il entend faire d'un mal un bien en engageant aussitôt une vaste réflexion autocritique. Vont en découler toute une série de décisions dont on peut dire avec le recul qu'elles ont fait entrer la revue dans une nouvelle phase de son histoire.

Une nouvelle ligne éditoriale

La réflexion se concentre dans un premier temps sur l'élaboration d'un nouveau projet éditorial.

Afin de mieux cerner son objet, mais aussi parce que les partenariats scientifiques s'avèrent rares et difficiles à mettre en œuvre, le comité de rédaction décide de se recentrer sur les seules sciences humaines. La revue change alors de nom et devient, en 2011, *Atala. Cultures et sciences humaines*, dans une optique suffisamment ouverte, cependant, pour produire en 2012 un numéro intitulé « Pour une biologie évolutive ».

Le comité de rédaction choisit de renoncer progressivement à l'approche généraliste qui prévalait jusqu'alors et qui articulait le plus souvent les numéros autour d'une discipline ou d'un espace linguistique. C'est dorénavant à l'examen d'une question précise, peu étudiée ou offrant d'importantes perspectives de renouvellement, que chaque numéro devra être consacré. Le n° 12 (« La distance, objet géographique », 2009) constitue à cet égard une sorte de prototype. Ce faisant, comme en attestent les thèmes retenus par la suite, la revue ne renonce pas à aborder des sujets

transdisciplinaires (« La culture générale », n° 14, 2011) ou des questions de grande ampleur : ainsi le thème « Découper le temps » est-il même décliné en deux numéros (« Actualité de la périodisation en histoire », n° 17, 2014 ; « Périodisations plurielles en histoire des arts et de la littérature », n° 18, 2015).

Le positionnement de la revue est précisé, qui la situe plus nettement à l'interface de la construction et de la diffusion des savoirs, chaque numéro interrogeant l'élaboration des savoirs, leur transmission, leur réception et mettant en évidence les enjeux sociaux qui interviennent à toutes ces étapes. Afin de mieux répondre à cette démarche, le principe d'un découpage en trois rubriques est retenu, son élaboration s'affinant progressivement avant que ne soit trouvé un intitulé définitif pour chacune d'entre elles. La première partie, intitulée « Éclairages », est réservée à des articles de synthèse offrant un état des lieux de la question traitée. Le deuxième temps, « Perspectives », présente des recherches en cours. Le dernier moment, « Expériences », est consacré aux opérations de transmission des savoirs.

La présentation formelle des articles évolue et s'enrichit. À partir de 2009, plusieurs changements sont adoptés : le transfert, à la première page de l'article, des nom et prénom des auteurs ; l'ajout, toujours sur la première page, de deux résumés de l'article, l'un en français, l'autre en anglais, disposés en deux colonnes ; enfin le transfert, à la fin du numéro, des notices de présentation des auteurs. L'insertion d'images, en noir et blanc dans le corps du texte, ou en couleurs dans un cahier spécial, offre de nouvelles perspectives d'illustration des articles. Pour des raisons budgétaires, les images utilisées doivent être, sauf cas exceptionnel, libres de droits.

La présentation matérielle de la revue connaît également quelques transformations. Depuis 2006, la couleur égayait utilement la couverture ; chaque numéro dispose dorénavant d'une image spécifique, placée sous le titre, à l'exception du n° 11 (« Les Espagnes »), pour lequel il a été exceptionnellement dérogé à l'agencement de la couverture afin de faire la plus grande place possible à la belle illustration de Gonzalo Torné. En 2015, vient s'ajouter en quatrième de couverture un logo, choisi à l'issue d'un concours proposé aux étudiants du lycée et qui accompagnera désormais toutes les opérations de communication de la revue.

L'adoption d'un nouveau bleu pour les bandeaux de couverture est anecdotique. Plus significatif est le remplacement, dans le bandeau inférieur, de l'ancienne mention « Cercle de Réflexion Universitaire du Lycée Chateaubriand » par « Cultures et sciences humaines » qui complète

désormais le titre de la revue. Ce choix coïncide avec le souci d'effacer en première page le lieu de production de la revue, dont il apparaît qu'il nuit parfois à son crédit scientifique. Loin de renoncer à l'ancrage dans l'établissement auquel — faut-il le dire ? — nous sommes profondément attachés, nous faisons le pari que si la diffusion y gagne, à terme le lycée ne sera pas non plus perdant, les pages 2 et 4 de couverture maintenant la référence.

Enfin, dans un souci de limitation des coûts, la possibilité de réduire les dimensions de la revue fait l'objet d'un examen. Rogner les marges permettrait d'imprimer deux pages dans un format A4 et de diminuer d'un tiers le coût d'impression. Cette option n'est finalement pas retenue, de crainte que le confort de lecture n'en soit trop affecté.

Une réorganisation du travail

Bien évidemment, tous ces changements ne restent pas sans conséquences sur l'organisation du travail.

Afin de mieux appuyer le travail sur les recherches en cours, la revue s'ouvre plus fermement aux partenariats extérieurs. Elle se dote en 2008 d'un comité scientifique de neuf membres, représentatifs des principales disciplines abordées, en veillant à respecter l'équilibre entre universitaires locaux et extérieurs. Toutefois, peu d'entre eux interviendront effectivement dans le fonctionnement de la revue. Plus conséquente est la décision d'associer systématiquement au(x) directeur(s) de numéro un universitaire et/ou un professionnel impliqué dans le domaine abordé, ce dernier cas de figure s'étant réalisé à deux reprises avec la participation en tant que codirecteurs de Jean-Louis Comolli (« Passage à l'amateur. Enjeux politiques et esthétiques d'un autre cinéma », n° 19, 2016) et Pascal Collin (« Apprendre par le théâtre », n° 20, 2019).

Le calendrier de préparation des numéros est repensé et allongé d'une année, ce qui porte à trois ans le temps total de l'élaboration. L'année supplémentaire ainsi dégagée doit permettre de consolider la phase de réflexion préparatoire. Elle donne en effet le temps de réaliser les lectures nécessaires pour mettre à jour l'état des connaissances sur la question dont le traitement est envisagé et pour en définir plus précisément les contours et les questionnements. Elle permet de dresser une première liste des auteurs susceptibles de répondre aux différentes pistes qui se dessinent. Le comité de rédaction, par ses suggestions, accompagne les directeurs de numéro dans cette phase du travail. Afin de s'assurer de l'adéquation entre le projet et le résultat, *Atala* travaille ainsi toujours à la commande et ne recourt pas — ou à peine — à l'appel à contributions,

tout en comptant sur les suggestions des auteurs sollicités pour enrichir les angles de vue et, le cas échéant, la liste des contributeurs.

Une fois bien définis l'objet de la recherche et les pistes de son traitement, l'année qui suit permet d'engager les contacts nécessaires. Elle fait apparaître de nouvelles pistes, conduit à en éliminer d'autres. Ce temps est aussi celui de l'adaptation, nécessitant de prendre en compte la disponibilité des intervenants et leurs suggestions. Le projet initial s'en trouve donc souvent infléchi. Le délai d'écriture laissé aux auteurs, de l'ordre d'une année, favorise souvent l'obtention de réponses positives.

Le dernier temps de la phase d'élaboration est consacré aux échanges entre les directeurs de numéro et les auteurs des articles afin de mettre au mieux en adéquation le projet du numéro et le contenu des articles livrés. Il est aussi l'occasion de tenter de combler les défections de dernière minute en sollicitant au pied levé certains contributeurs qui acceptent de travailler dans une relative urgence. Les derniers mois sont aussi le moment où, parallèlement, se met en place la phase plus matérielle du travail d'édition.

Le travail des directeurs de numéro se complexifie donc. Ils sont désormais guidés à chaque étape par un document intitulé « Concevoir et réaliser un numéro d'*Atala* », qui leur est remis au moment de leur entrée en fonction. Une plus grande liberté leur est cependant concédée, à partir de 2014, dans le formatage des articles : sauf le cas particulier de textes volontairement courts, les directeurs de numéro ne sont plus tenus de commander des textes comptant uniformément environ 35 000 signes, mais peuvent leur assigner un volume compris entre 30 000 et 45 000 signes en fonction des caractères propres de ces textes.

Le rôle du secrétaire de rédaction devient plus central. Il doit en effet assurer la coordination entre tous les acteurs du travail éditorial : directeurs du numéro, auteurs, relecteurs, société d'édition³.

Afin de mieux assurer le suivi du travail, les réunions se font plus fréquentes. Le comité de rédaction se réunit désormais trois fois par an. Des réunions intercalaires en comité restreint regroupent les directeurs du numéro, les directeurs de la rédaction, le secrétaire de rédaction et différents membres du comité de rédaction en fonction des circonstances.

Cette périodicité accrue des réunions est bien évidemment liée au souci d'un suivi plus méthodique de l'avancée des numéros, mais elle tient aussi aux difficultés de plus en plus grandes rencontrées dans la quête

3. Voir, plus bas, la contribution de Richard Le Roux.

des auteurs. En effet, le choix d'explorer des questions mieux délimitées conduit les directeurs de numéro à passer des commandes plus précises pour lesquelles les réponses positives se font plus rares. Les directeurs des derniers numéros s'épuisent souvent à rechercher les contributeurs dont ils ont besoin.

La sollicitation des anciens étudiants du lycée, essentielle dans le premier projet qui se fondait sur la participation d'auteurs diversement chevronnés, trouve plus difficilement sa place dans la nouvelle ligne éditoriale, à l'exception de quelques numéros, notamment celui consacré au cinéma en 2016, qui intègre la participation d'étudiants de l'option cinéma et audiovisuel des classes préparatoires littéraires. À partir de 2011, le souhait d'accompagner d'anciens étudiants du lycée dans la publication d'un premier article se traduit essentiellement par des contributions placées dans une rubrique intitulée « Jeunes chercheurs », située à la fin du numéro. D'abord confiée aux soins de Jean Le Bihan, cette rubrique est prise en charge par Alain Trouvé à partir de 2012. Composée de deux articles hors thème, elle donne le plus souvent une place à de jeunes doctorants dont la qualité du travail est garantie par leur directeur de recherche.

Le casse-tête de la diffusion

Au cours de toutes ces années, plusieurs écueils majeurs font de la diffusion un problème constant. L'identification du lycée Chateaubriand comme producteur de la revue ne correspond pas aux critères académiques habituels de reconnaissance scientifique de ce type de publication. Par ailleurs, le renouvellement thématique de chaque numéro ne permet pas de lier la revue à une discipline et donc d'en stabiliser le lectorat, individuel ou institutionnel. Enfin, l'absence d'intégration dans un réseau de diffusion professionnel, trop coûteux, limite nécessairement le public potentiel. La diffusion en librairie se borne à quelques partenariats régionaux.

Le comité de rédaction multiplie les pistes pour essayer de remédier à ces écueils. Sous sa supervision, la responsabilité de la diffusion est progressivement confiée à des acteurs spécifiques. Encadrés par Christine Février, des étudiants volontaires de la filière économique des classes préparatoires sont ponctuellement mobilisés à l'occasion du dixième anniversaire de la revue (2008). À partir de 2009, l'organisation du travail est rationalisée. Plusieurs cercles de diffusion sont définis afin de différencier les publics potentiels et leur prise en charge. Au sein du comité de rédaction, la fonction de responsable de la diffusion est instituée, aussitôt

confiée à Laurey Braguier. Ce dernier est chargé d'assurer chaque année le travail de promotion commun à tous les numéros⁴. Parallèlement, les directeurs de numéro définissent le public spécifique susceptible d'être intéressé par le thème abordé et d'établir les contacts nécessaires. Cinq exemplaires gratuits sont mis à leur disposition pour la promotion, notamment l'envoi à des revues à même de produire des comptes rendus. Cela donne quelques relais intéressants comme dans les revues *Place publique*, *L'Histoire* ou *Sciences humaines*. Dans de rares cas, quelques événements sont organisés localement afin d'accroître la notoriété de la revue : ainsi la collaboration avec les enseignants de l'université Rennes 2 a permis la co-organisation d'une exposition liée à la parution du n° 16 (« Sensibiliser à l'art contemporain ? ») ; des tables rondes ont accompagné la construction du n° 19.

La banalisation du courrier électronique ouvre de nouveaux horizons facilitant la circulation des documents de présentation, souvent par le biais des listes de diffusion des associations d'enseignants-chercheurs. Parallèlement, plusieurs types de contacts sont expérimentés auprès des établissements d'enseignement supérieur, notamment auprès des bibliothèques universitaires. Les responsables des périodiques de ces bibliothèques sont parfois approchés par téléphone ; en outre, un courrier postal présentant la revue et plus particulièrement son dernier numéro est à plusieurs reprises envoyé aux bibliothécaires en charge du champ disciplinaire concerné. Du fait de la forte unité thématique de chaque numéro, la dernière livraison y est présentée davantage comme un ouvrage autonome que comme le volume annuel d'une revue, afin de faciliter une acquisition au numéro. Les résultats ne sont pas négligeables. Une douzaine de bibliothèques universitaires s'abonnent et l'horizon géographique des commandes s'élargit, parfois jusqu'à l'étranger.

Les opportunités offertes par Internet sont progressivement exploitées. La revue fait très vite l'objet d'une présentation sur le site du lycée, exposant le projet, fournissant le sommaire des numéros successifs. En 2011, le comité de rédaction décide la mise en ligne des articles, après un délai de réserve fixé à deux ans. Peu coûteuse, cette option demande néanmoins qu'un membre du comité de rédaction s'y consacre pleinement. Le comité de rédaction se dote dès lors, de manière plus formelle, d'un webmestre. Cette fonction est assumée par Eugenio Besnard-Javaudin jusqu'en 2015, par Stéphane Gibert ensuite. Intégrés dans un premier temps au site du lycée, sur des pages spécifiques à partir de 2007, les articles trouvent

4. Voir sa contribution, plus bas.

ensuite une interface plus porteuse avec la création d'un site qui, tout en restant lié au lycée Chateaubriand, est spécifiquement dédié à la revue à partir de l'année scolaire 2015-2016⁵. Depuis 2012, la revue bénéficie en écho d'une notice sur Wikipédia.

Pour autant, la recherche d'un mode de diffusion professionnel de la revue papier n'est pas totalement abandonnée. De nouveaux contacts amorcés avec les Presses universitaires de Rennes restent, il est vrai, sans suite, cela pour de multiples raisons, la moindre n'étant pas que le comité de rédaction ne souhaite pas renoncer à sa totale indépendance. Mais le bon accueil réservé à la revue, dont les efforts de rigueur et le choix des thèmes sont appréciés, amène finalement le comité de rédaction à explorer la piste d'une diffusion par le relais d'un diffuseur professionnel. La fin programmée de la revue conduit toutefois à l'abandon de cette option.

Bien que tous les membres du comité de rédaction, leurs partenaires (Alain Gallicé pour la mise en forme, Patrick Violle pour la relecture), mais aussi les auteurs, œuvrent bénévolement, la revue ne pourrait fonctionner sans subventions. Car si le prix de la vente au numéro couvre les frais d'impression, il faut prendre en charge les frais d'édition. Le financement en est essentiellement supporté par le lycée Chateaubriand, grâce au soutien constant de ses proviseurs. Le budget est souvent complété par des subventions de la Ville de Rennes, puis du conseil régional.

Conclusion : la fin assumée d'une belle histoire

En 2016, après pratiquement dix années passées à la tête de la revue, Stéphane Gibert et Jean Le Bihan songent à passer la main, principalement parce qu'ils n'entendent pas personnaliser plus longtemps l'identité de la revue, de peur que celle-ci ne s'en trouve, à terme, fragilisée. Ils en avisent le comité de rédaction, espérant susciter en son sein des candidatures qui, idéalement, permettraient de reconstituer un tandem mixte, constitué d'un enseignant de classes préparatoires et d'un universitaire, la formule s'étant révélée efficace et fructueuse, à plusieurs égards, au cours de toutes ces années. Mais nul ne se déclare candidat, en conséquence de quoi une assemblée générale extraordinaire a lieu, à la mi-novembre, qui décide de mettre un terme à l'aventure d'*Atala*. À cette date, le n° 19 est sur le point de paraître et deux autres numéros sont programmés. Il est donc simplement convenu d'assurer la parution de ces deux derniers numéros dans les formes habituelles, après quoi, supposément en 2018, l'activité du comité de rédaction s'arrêtera. La date à laquelle ont

5. <https://www.lycee-chateaubriand.fr/revue-atala/>.

finale­ment paru les n^{os} 20 et 21 dit bien, toute­fois, que le rythme de publi­cation annuel auquel nous nous étions rigou­reusement tenus pen­dant près de vingt ans s'est aussitôt cassé, en consé­quence d'une certaine démo­bili­sa­tion sans doute, mais aussi, plus sûre­ment, du relâche­ment de la pres­sion provoqué par la dispari­tion d'un calendrier de pro­duc­tion régu­lier.

À la réflexion, l'arrêt de la revue est certainement lié au fait que, les années passant, les exigences du comité de rédaction se sont fortement accrues et qu'il en est résulté une charge de travail de plus en plus lourde, et pour l'équipe de direction, et pour les directeurs de numéro. Faut-il le regretter ? Sans doute pas. Au prix de tous ces efforts, *Atala* est parvenue à se hisser au rang des productions intellectuelles justement reconnues, comme le prouve le fait qu'un très grand nombre des articles qui y ont été publiés sont aujourd'hui cités et utilisés — principalement par des chercheurs et des enseignants —, quand ils n'ont pas le statut de textes de référence. Au surplus, *Atala* a réussi à se positionner en un lieu de réflexion que l'on croit original au sein des sciences humaines et sociales, cet espace situé très exactement à la jonction du travail de production scientifique et du travail de diffusion des connaissances constitutives des grandes disciplines d'enseignement au sein de l'École et plus largement de la société. Mais les difficultés qui ont conduit à la cessation de l'activité d'*Atala* disent aussi, très certainement, quelque chose de la manière dont se pratique le travail intellectuel dans la France du début du xxi^e siècle. L'histoire d'*Atala*, c'est aussi, parfois, celle d'un procès discret en illégitimité, par suite de la position de surplomb qu'occupe l'Université et du poids que possède aujourd'hui ce que l'on peut appeler l'esprit de spécialité. Il ne faut certes pas noircir excessivement le tableau : nombre d'universitaires, dont de très grands, ont ouvertement reconnu qu'*Atala* avait produit des livraisons d'une grande utilité intellectuelle ; beaucoup d'enseignants-chercheurs et de chercheurs ont accepté d'y écrire ; quelques-uns ont fait plus encore en entrant dans le comité de rédaction et en s'y impliquant. Il n'empêche : tout au long de ces années, l'équipe d'*Atala* a dû constater combien il pouvait être difficile de valoriser une entreprise éditoriale à la trajectoire singulière, dont le seul argument à proprement parler était la qualité de ses propositions intellectuelles, combien, malgré les apparences, les facilités de pensée et les verrouillages institutionnels pouvaient parfois corseter le débat d'idées au sein du monde savant et académique. Pareille rigidité a de quoi étonner à une époque où la circulation des connaissances n'a jamais été aussi effrénée et, au nom de la démocratie, valorisée, à moins justement qu'il ne s'agisse d'un faux paradoxe, l'un expliquant plutôt l'autre. Il en est résulté, en tout état de cause,

que l'équipe a été incessamment tiraillée entre sa volonté d'assumer son originalité au risque de se replier, et sa volonté de s'ouvrir au risque de se dénaturer. *De facto*, elle a cherché une voie moyenne, dont rend compte la manière dont elle s'est prudemment approprié certains des outils de la légitimité universitaire.

Atala aura-t-elle une postérité ? Durant la réunion extraordinaire de novembre 2016, alors même que la déception s'exprimait à l'idée de voir bientôt s'arrêter cette belle aventure, plusieurs idées ont été émises : œuvrer à la publication d'ouvrages utiles aux néobacheliers ou bien s'atteler à la production périodique de volumes centrés sur les programmes de concours des classes préparatoires, en conservant, dans tous les cas, quelque chose de l'« esprit » d'*Atala*. Ces deux pistes n'ont pas été creusées depuis. Peut-être le seront-elles un jour. Peut-être d'autres surgiront-elles. *Atala* n'en a pas moins fini sa carrière à elle. Mais qu'elle puisse inspirer, fût-ce très modestement, d'autres entreprises fondées sur le seul désir de réfléchir à la manière dont vivent les disciplines d'enseignement, accroîtrait encore la satisfaction qu'éprouve l'équipe à l'idée d'avoir fait vivre cette singulière revue pendant toutes ces années.

Coordonner la publication d'un numéro, par Richard Le Roux

Ayant accepté, en février 2007, lors du comité de rédaction consacré à la passation de fonctions de Pierre Campion, d'assumer, aux côtés de Jean Le Bihan et Stéphane Gibert, « la coordination de la réalisation des numéros et notamment la liaison avec la composition (*ennoia*), l'imprimerie (Identic), le site (Eugenio Besnard-Javaudin)⁶ », autrement dit le rôle de coordinateur de la publication de la revue *Atala*, bien qu'il ne portât pas ce titre à l'époque, je n'imaginais pas à quel point ces fonctions, qui allaient devenir les miennes pendant une bonne douzaine d'années, supposaient avant tout un travail, complexe et séduisant, d'organisation, de coordination et de gestion d'équipe.

Préparer la copie : méthode, rigueur et souplesse

Parmi l'ensemble des tâches à accomplir pour mener à bien la réalisation d'un numéro d'*Atala*, tout en se concentrant sur l'efficacité du travail à fournir, et en ménageant autant que possible le budget intégralement pris en charge par le lycée Chateaubriand, la Ville de Rennes et dans les dernières années aussi la Région Bretagne, la première des missions, au sens chronologique, est celle du récolement et de la préparation de l'ensemble

6. Archives d'*Atala*. Compte rendu du comité de rédaction du mercredi 28 février 2007.

des documents à publier. En d'autres termes, il convient de rassembler textes, résumés, mots-clés et notices biographiques en un fichier ordonné, pour plus de commodité, de disposer d'un fichier numérique, indépendant et de qualité, des images à insérer dans le texte ou à publier séparément, et de collecter d'emblée, dans la mesure du possible, les adresses électroniques et postales de tous les contributeurs d'un numéro, qui auront à relire les épreuves de leur article et recevront un exemplaire de la revue publiée.

Cette première étape doit se placer sous le signe d'une vigilance sans faille lorsqu'il s'agit de procéder à des corrections ou des copier-coller.

C'est aussi l'occasion d'une première relecture systématique, assortie d'une correction des coquilles les plus patentes. Il ne saurait s'agir de mettre en forme à proprement parler le texte à publier mais bien de s'assurer que les différents acteurs disposeront, au fur et à mesure des étapes, du document complet et nettoyé, tel qu'il apparaîtra dans l'ouvrage final.

La préparation de la copie fournit également l'occasion de redéfinir une police standard, de type TrueType, qui facilitera les échanges de textes entre les différents logiciels, gratuits ou commerciaux, qu'utiliseront relecteurs et correcteurs.

C'est surtout l'occasion de clarifier et de faire ressortir la structure du texte original en distinguant parties et sous-parties, et de procéder à la tâche, relativement ingrate, lorsqu'elle n'a pas été assumée par les auteurs des contributions, de mettre en forme et d'harmoniser manuellement une partie du texte, en particulier des notes infrapaginales, à laquelle ne s'attelleront pas les logiciels les plus perfectionnés : harmoniser l'ordre des indications bibliographiques, sélectionner la casse des nom et prénom d'auteurs mentionnés (capitale à l'initiale, petites capitales pour le restant du patronyme), hiérarchiser les titres à imprimer en italique, ajouter ou supprimer, selon les règles d'édition de la revue et les normes en vigueur dans les différentes disciplines scientifiques, virgules et ponctuation intempestives, que les auteurs, parfois habitués à d'autres pratiques d'édition, ont pu reproduire machinalement.

Coordonner et éditer : un travail d'équipe

Laisser accroire qu'une seule personne puisse assumer bénévolement la totalité de la charge serait malhonnête. Réaliser un numéro est d'abord un travail d'équipe et de coordination.

Il convient tout d'abord de s'assurer à l'avance du concours et de la disponibilité de l'ensemble des personnes concernées, des relecteurs bénévoles à la secrétaire d'édition qui procède à la mise en page du texte

sous le logiciel professionnel, en passant par les auteurs, auxquels une vérification ou une précision risque toujours d'être demandée, ou la traductrice, chargée de transposer le résumé et les mots-clés, parfois techniques, en anglais.

Rassembler les différentes contributions, les ordonner et étiqueter convenablement pour gagner en clarté et limiter les erreurs, constituer un document de synthèse clair et fiable, qui serve de référence aux relecteurs ainsi qu'à la secrétaire d'édition, les relire attentivement avant de lancer le processus de production de la revue, et éviter de confondre les différentes versions, relues, amendées et retouchées par les directeurs de numéro : voilà une tâche de coordination et de secrétariat, qui requiert patience et minutie.

Si la pierre angulaire de l'édifice est, tout naturellement, la secrétaire d'édition — Françoise Guicheney, editrice, fondatrice de la maison d'édition *ennoia*, la bien nommée, devenue partie intégrante de l'équipe grâce à Pierre Champion, qui avait eu recours à ses services, puis Véronique Le Gall, editrice et fondatrice de la librairie-maison d'édition *atopia*, à partir du n° 20 consacré au théâtre —, d'autres collaborations se sont avérées, au fil des ans, tout aussi indispensables, tant il est vrai qu'une relecture, aussi minutieuse soit-elle, ne peut venir à bout de toutes les coquilles, fautes de frappe, erreurs d'inattention ou imprécisions susceptibles de se glisser dans le document à publier.

Outre le coordinateur ou secrétaire de publication, chargé de collecter et vérifier la qualité du texte à publier, et de ses appendices, parfois nombreux (résumé, mots-clés, notice biographique, documents iconographiques et tableaux statistiques, compléments bibliographiques, etc.), le premier des relecteurs, auquel il convient de rendre un hommage appuyé, est, sans conteste, Alain Gallicé, recruté par Jean Le Bihan, lorsqu'il est apparu que le travail de relecture et de mise en forme des textes *a minima* requerrait à la fois une disponibilité de tous les instants et une efficacité éprouvée.

Alain Gallicé, chargé d'une relecture ultime et d'une mise aux normes des notes infrapaginales et de la bibliographie avant que les textes ne soient transmis à Françoise Guicheney et à Véronique Le Gall ensuite, s'est toujours acquitté de sa tâche avec précision et dextérité, traquant coquilles et constructions boiteuses, corrigeant omissions ou répétitions et fautes d'accords, maladresses sémantiques et impropriétés stylistiques... Ce qui, en dépit des apparences, est loin d'être une mince affaire,

et suscite souvent interrogations et débats à trancher, parfois sans le concours de l'auteur.

Ce fut néanmoins toujours un réel plaisir d'échanger avec Alain Gallicé pour tenter de clarifier et rectifier au mieux une tournure fautive qui avait échappé à la vigilance collective, ou une incohérence dans le renvoi des notes. Qu'il soit remercié à la hauteur de sa réactivité et de sa clairvoyance !

Pour s'effectuer dans l'ombre, entre auteur et secrétaire d'édition, le travail du traducteur, de la traductrice des résumés, Laura Knowlton-Le Roux en l'occurrence, sollicitée à partir du n° 11 sur « Les Espagnes », est une tâche d'autant plus ingrate que le passeur ou « peseur perpétuel d'acceptions et d'équivalents⁷ », loin d'être esclave de la littéralité, s'efforce d'être précis, scrupuleux et clair et que l'auteur s'est évertué à faire du résumé destiné à des fins bibliographiques un exercice de style.

La clarté du texte qui, dans le cas d'une revue destinée à être *in fine* mise en ligne, servira de filtre pour les recherches en ligne, y compris depuis l'étranger, exige une grande vigilance dans le choix des termes, l'explicitation des concepts et des références utilisés et la formulation, en particulier pour un lecteur non francophone. Car bien loin d'être « un traître », comme l'affirme le proverbe italien, le traducteur est avant tout un orfèvre, un « peseur de mots », dont dépend la fine exégèse du texte.

Une fois le texte préparé et relu, les notes mises en forme, résumés et mots-clés traduits, appendices rassemblés, les quatre pages de couverture mises à jour et revues, transmettre le document à Françoise Guicheney, puis à Véronique Le Gall, secrétaires d'édition de la revue et correctrices exigeantes, correspond à la quatrième et dernière étape. Une étape centrale en réalité, dans la mesure où ce sont elles qui ont été en charge de la mise en page, du calibrage ultime des textes, y compris les renvois et sauts de lignes, des titres et sous-titres aux appendices bibliographiques, en passant par les résumés et mots-clés, en version française et anglaise. C'est donc à leur crédit que sont principalement à mettre la propreté et le professionnalisme du travail, maintes fois loué par le public de la revue.

Si l'ordinateur constitue assurément un renfort non négligeable, grâce à des logiciels de correction d'imprimerie professionnels et performants comme ProLexis et Adobe In-Design pour le travail de mise aux normes

7. « Le traducteur est un peseur perpétuel d'acceptions et d'équivalents. Pas de balance plus délicate que celle où l'on met en équilibre les synonymes. L'étroit lien de l'idée et du mot se manifeste dans ces comparaisons des langages humains. » HUGO (Victor), *Œuvres complètes, Philosophie*, t. II, Paris-Ollendorff, Albin Michel, 1937, p. 349.

typographiques et la mise en page, et bien que le travail ait été effectué avec le plus grand soin par l'ensemble des préparateurs, ce n'est pas la moindre des surprises que de constater qu'il subsiste pour ainsi dire nécessairement de menues erreurs.

C'est ce constat qui motivait l'ultime relecture effectuée, à tête reposée, sur épreuve imprimée gracieusement, par Patrick Violle, professeur de lettres classiques en classes préparatoires littéraires au lycée Chateaubriand pendant quelques décennies et collaborateur d'*Atala* depuis ses origines, afin de traquer coquilles, erreurs manifestes, imprécisions et maladresses de formulation et remettre une copie aussi propre que possible à l'entreprise Identic de Cesson-Sévigné en charge de l'impression des numéros.

Imprimer et paraître : au service de la qualité

Les ateliers de l'imprimerie Identic, sollicités par Pierre Champion, qui m'avait passé le relais à l'occasion de son départ, ne se contentaient pas d'imprimer des fichiers au format PDF transmis par Françoise Guicheney ou Véronique Le Gall.

Pour que les numéros destinés à la vente, fière vitrine de l'établissement et d'une collaboration fructueuse avec les universités rennaises pendant plus de vingt ans, résistent à la rude épreuve de la lecture et du temps, Rémi Tétrel, puis Élodie Lemoniz et leurs collègues demandaient, en règle générale, un délai d'une semaine environ entre la réception des fichiers PDF prêts à être imprimés et la mise à disposition des exemplaires reliés et emballés. Une fois le bon à tirer transmis par Vincent Bliard pour le compte des services de l'intendance du lycée Chateaubriand, il n'en fallait pas moins, de l'impression au séchage de la colle en passant par le massicotage et le contrôle de la qualité du produit fini, pour que les 180 premiers exemplaires commandés voient le jour et commencent leur existence d'ouvrage imprimé.

Faire livrer et mettre sous pli : une entreprise logistique

La parution des exemplaires commandés ne sonnait pas pour autant le glas d'une tâche de longue haleine qui s'était échelonnée au mieux sur trois ou quatre mois, parfois davantage.

La dernière phase, collective au départ, puis bien vite effectuée sans aide extérieure, pour des raisons d'économie de temps, consistait à commander les enveloppes matelassées, préparer les étiquettes postales, à mettre sous pli le numéro paru et le prospectus de présentation — avant qu'il ne soit diffusé sous forme numérique — puis à confier les colis à la

poste par l'entremise de Jeanine Gernigon, puis de Virginie Guedeu, agents d'accueil du lycée Chateaubriand de Rennes.

Conclusion

Ce n'était en réalité là que le début de l'aventure. Car il subsistait encore tout un travail de mise en ligne de quelques articles triés sur le volet, tâche effectuée pendant des années par Eugenio Besnard-Javaudin, enseignant d'espagnol en classes préparatoires, de suivi et de diffusion du numéro paru qui devait lui aussi s'étaler sur plusieurs mois, voire plusieurs années.

Mais un cycle s'achevait, marqué au coin de la satisfaction d'avoir participé à la réalisation concrète d'une belle ouvrage et d'une entreprise collective d'élaboration d'un numéro de qualité, destiné à mettre en valeur les talents de collègues, plus ou moins expérimentés, de jeunes chercheurs et de grands noms, et à stimuler ou aiguïser les esprits sur les sujets les plus divers, de «Chateaubriand» (n° 1, 1998) à «Qu'apprend-on quand on apprend des langues?» (n° 21, 2021), en passant par «Pour une biologie évolutive» (n° 15, 2012) ou les «Mondes du livre» (n° 7, 2004)!

Que tous ces acteurs et compagnons de l'ombre, dont le nom figure sur la deuxième page de couverture des dix derniers numéros d'*Atala*, soient ici chaleureusement remerciés pour leur implication bénévole et leur enthousiasme à porter sur les fonts baptismaux une revue pluridisciplinaire et éclectique, un projet à la fois original et admirable!

Diffuser et transmettre, par Laurey Braguier

Au moment de jeter un dernier regard, de me retourner vers la revue *Atala* dont le fil ininterrompu des publications a bercé les deux dernières décennies, c'est un sentiment de bonheur et de satisfaction qui domine, alors que semble s'achever en 2021 l'aventure d'une revue polymorphe. Étude thématique de la littérature, des sciences humaines et sociales, parfois des sciences dures, pluridisciplinaire et transversale, *Atala* a délivré, au gré de ses vingt et un numéros, des éclairages inédits sur les multiples champs des sciences et de la connaissance, en interrogeant plus particulièrement les modalités et les enjeux de la diffusion du savoir, à travers le prisme singulier et pourtant maintes fois délaissé de l'enseignement. Expérience collective, *Atala* renvoie aussi à des souvenirs personnels qui témoignent de la bienveillance de ses membres et de l'esprit de la revue.

Il y a de cela « dix-sept chutes de feuilles⁸ », alors élève de khâgne au lycée Châteaubriand de Rennes, l'aventure éditoriale d'*Atala* fut avant tout pour moi une aventure poétique puisque je fis mes premières armes en contribuant au recueil de poésies⁹ de 2003, avant d'être invité par Alain Deguernel et Christine Rivalan-Guégé à publier un article dans le n° 11 d'*Atala*, sobrement intitulé « Les Espagnes » en 2008. Ces rencontres chaleureuses avec le comité, constitué de mes anciens professeurs et désormais collègues, me firent échanger plus particulièrement avec Stéphane Gibert et Jean Le Bihan, les deux directeurs de rédaction, qui, loin d'incarner « les amours de deux sauvages dans le désert », me présentèrent avec passion la ligne éditoriale de la revue et m'encouragèrent à les assister dans le dispositif — en devenir — de diffusion. Tant bien que mal, je construisis avec eux une base de données avec les adresses des sympathisants, des collègues, des associations culturelles et des acteurs politiques locaux, des centres de documentation et d'information (CDI), des classes préparatoires, des instituts d'études politiques (IEP), des écoles normales supérieures (ENS), puis je fis le tour des bibliothèques universitaires en proposant aux responsables des acquisitions un numéro ou l'abonnement intégral à *Atala*, essayant parfois des refus liés aux politiques de coupes budgétaires pesant sur ces institutions, ou découvrant, au contraire, l'enthousiasme de certains documentalistes qui signaient un bon d'achat pour l'ensemble des numéros.

Ce travail de démarchage, mais également de développement du processus de diffusion, s'entoura d'un système de tractage d'affiches et de feuillets de présentation de chaque nouveau numéro dans les différentes institutions universitaires, les bibliothèques et les librairies bretonnes et parisiennes, avec l'appui et le dévouement sans faille des directeurs de numéro. L'organisation de vernissages et de conférences en partenariat avec les Champs libres ou l'université Rennes 2 autour de la thématique du numéro permit de porter *Atala* à la connaissance d'un plus grand nombre de lecteurs, et de faire le bonheur des curieux bien au-delà du boulevard de Vitry.

Ces dix années au service d'*Atala*, où je pus observer de près l'engagement du comité de rédaction, des directeurs de numéro, des collègues investis pour que la revue puisse trouver à temps ses lecteurs, ne doivent pas nous faire oublier que « nous sommes tous des oiseaux de passage »,

8. CHATEAUBRIAND (François René de), *Atala*, dans *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 58.

9. Sur le recueil de poésies, voir la contribution de Pascal Guégé, plus bas.

pour reprendre Shakespeare dans *Timon*, et si notre mission au service d'*Atala* prend fin, nul doute que les publications et les articles en ligne assureront une postérité et un rayonnement à cette œuvre collective et profondément tournée vers la transmission.

La revue Atala au sein du lycée Chateaubriand, par Pascal Guégo

Encouragés par la réussite des conférences du CRU et leur publication sous forme de recueils, ses responsables, Pierre Campion et Alain Deguernel, conçurent bientôt l'idée de prolonger cette expérience inspirante en lançant un nouveau projet éditorial ambitieux, celui d'une revue annuelle qui porterait différemment encore la marque, l'identité et l'esprit du lycée Chateaubriand. Sa singularité tenait au métier même de ces concepteurs, enseignants en classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE), ce territoire propédeutique aux marches du lycée et de l'université : la nécessité de la pluridisciplinarité s'y double d'un niveau d'exigence qui fait toute la place au goût pour l'étude, les savoirs et la culture de l'enseignement supérieur.

En 1998, avec le soutien du proviseur, le projet d'*Atala*, revue pluridisciplinaire attachée au lycée qui en constituait le berceau, voyait le jour. La revue serait annuelle et, fidèle à l'esprit encyclopédique de l'enseignement français, son originalité tiendrait au fait qu'elle embrasse tous les champs disciplinaires (littéraires, sciences humaines, sciences exactes...) en faisant appel à la collaboration de collègues du lycée (de CPGE et du secondaire) et de l'université, en s'appuyant sur leur domaine de compétence et d'expertise académiques et en tirant parti des liens historiques et personnels qui ont toujours uni la communauté enseignante du lycée et celles des deux grands pôles universitaires que sont Rennes 1 et Rennes 2.

Autour du petit groupe de ses initiateurs, *Atala* se dota d'un comité de rédaction qui réunissait professeurs, élèves et proviseur du lycée dans un souci de synergie collégiale ouverte à toutes les compétences de l'établissement. Encourager la curiosité et la rigueur intellectuelles allait de pair avec un esprit de coopération mobilisateur et fédérateur des équipes pédagogiques. Plus tard, il parut judicieux et nécessaire d'intégrer dans ce comité de rédaction des universitaires afin de renforcer sa cohérence avec les objectifs de la revue. Par ailleurs, le souci se fit jour d'assurer dans le temps la continuité du comité, car si certains membres y siégeaient de façon durable, d'autres y faisaient un passage plus rapide, tant et si bien que mouvements de personnels, départs en retraite et autres reports sur des projets professionnels différents imposaient le renouvellement périodique de l'équipe. Dans cet esprit, le comité mit en place une stratégie visant

à solliciter la participation de nouveaux collaborateurs en suscitant des candidatures au sein du lycée, par le biais d'appels déposés dans les casiers des collègues, sans oublier les contacts personnels au gré d'échanges directs. Si la première démarche ne connut guère de succès, la seconde fut plus fructueuse, l'interaction personnelle directe autour des objectifs et des réalisations de la revue permettant un échange plus propice à une réponse positive. Les collègues littéraires répondirent plus nombreux à l'appel, mais, preuve que l'esprit pluridisciplinaire était légitime, deux numéros d'*Atala* firent la part belle aux domaines scientifiques (« Sciences et techniques » [n° 10, 2007], « Pour une biologie évolutive » [n° 15, 2012]). De la même façon, la participation de collègues du secondaire, si elle resta quantitativement limitée, s'avéra très précieuse, comme le montrèrent les numéros « Mondes du livre » (n° 7, 2004) et « Passage à l'amateur » (n° 19, 2016). Au total, un peu plus de trente professeurs du lycée sont passés au comité de rédaction, rejoints dans les premiers temps par quelques anciens professeurs récemment retraités. De plus, vingt-deux professeurs du lycée ont assuré une direction de numéro, pour certains à plusieurs reprises, ainsi qu'une documentaliste (Françoise Guerchais) et des anciens étudiants désormais actifs dans les métiers de l'enseignement et de la culture.

D'abord entièrement assumées par des enseignants de CPGE, la conception et la construction de chaque numéro furent, à partir du n° 3, paru en 2000, confiées à une équipe de deux ou trois (plus rarement quatre) directeurs, associant à chaque fois que possible enseignants de CPGE et universitaires. L'élaboration des grands axes, le choix des contributeurs, la progression du numéro donnèrent lieu à de nombreux échanges et démarches concertées pour s'assurer de telle ou telle participation, convaincre les participants universitaires de distraire un peu de leur précieux temps de recherche et d'enseignement pour mettre leur expertise au service d'*Atala*. En outre, le comité de rédaction se réunit assidûment plusieurs fois l'an au lycée pour élaborer le choix éditorial du futur numéro, le suivi de la progression du numéro en cours et le bouclage de la nouvelle livraison, un long processus qui s'étalait en continu sur plusieurs mois, voire années. Le numéro enfin prêt, les dernières relectures effectuées, la phase technique finale d'impression était confiée à un éditeur professionnel : c'était là la seule phase de production qui soit réalisée en dehors du lycée, et encore faut-il ne pas oublier que directeurs de la revue, directeurs de numéro et secrétaire d'*Atala* continuaient de veiller, jusqu'à la parution, à la conformité du produit fini à travers l'examen d'un numéro zéro, car contraintes et aléas techniques imposaient une vigilance de plus en plus grande à mesure que l'aboutissement du travail se précisait.

La structuration de chaque numéro se faisait autour d'un thème ou d'une discipline (Chateaubriand, la philosophie, l'histoire, la culture scientifique...) et permettait d'associer des contributions originales s'inscrivant dans un champ thématique ou disciplinaire, porteuses de l'expertise ou de la pratique même de ces enseignants et enseignants-chercheurs. L'exigence d'un niveau scientifique élevé était au cœur du projet de la revue. Chaque fois que possible, l'appoint des pratiques pédagogiques et des contributions d'élèves actuels ou anciens engagés dans un parcours universitaire était également recherché, de même que la participation de personnalités extérieures au monde de l'éducation. De fait, en écho au terreau originel du lycée, d'anciens élèves rejoignirent également le comité de rédaction, ou enrichirent, à partir de 2004, d'articles personnels les numéros thématiques dans la section « Espace des anciens élèves », puis « Espace des jeunes chercheurs » à partir de 2011 : cette participation leur offrait souvent l'opportunité et l'expérience d'une première publication et traduisait le souci du comité d'enrichir la revue et de manifester la continuité intellectuelle du parcours des anciens élèves. Le référencement ultérieur de ces articles *via* Internet leur assurait, en outre, une visibilité qui dépassait l'horizon de l'édition papier et des « chers vieux murs » du lycée.

Autre résonance interne de la revue, certains articles publiés dans *Atala* furent directement intégrés dans le parcours de travail et d'étude des élèves de CPGE, certains d'entre eux étant parfois partie prenante des animations autour de la revue (à l'occasion de son dixième anniversaire, en particulier). De même, le comité de rédaction eut le souci de mettre en lumière dans la section « Expériences » les premiers pas d'anciens élèves de khâgne (de l'option cinéma et audiovisuel, par exemple). En 2011, le comité de rédaction inaugura une nouvelle maquette structurée autour de trois axes : Éclairages/Perspectives/Expériences. Cette nouvelle organisation manifestait le projet de permettre au lecteur de confronter exploration théorique et mise en œuvre de terrain, d'ouvrir des pistes qui nourrissent la réflexion et la pratique pédagogiques de l'enseignant (du supérieur comme du secondaire) au regard du thème traité. Prolongement du travail et de la culture pédagogique quotidiens, la naissance, en 2003, d'une revue de poésies composées par des élèves lycéens et préparationnaires vint enrichir le projet éditorial d'*Atala* (« La Pluie porte merveille », « Murmures de mur », « L'Encre concentre les voies lactées »...). Cette « petite sœur » fut placée sous la responsabilité des collègues de lettres du lycée et d'une documentaliste, lesquels furent continuellement représentés au comité de rédaction, d'abord par Dominique Evanno, ensuite par Claude Urcun. L'objectif était de susciter l'engagement intellectuel des

élèves en leur permettant d'être des lecteurs mais aussi des praticiens, à même de mieux comprendre la poésie en partageant l'expérience de l'écriture poétique jusqu'à la publication. La publication de ces recueils de poèmes donna lieu à diverses expériences pédagogiques innovantes, telle la mise en scène de certains de ces textes, et permit des contacts et des échanges fructueux avec d'autres établissements d'enseignement ou de culture (lycées et collèges partenaires, en France et à l'étranger ; le Théâtre national de Bretagne, La Maison de la poésie à Rennes...). Aujourd'hui encore, de nouveaux projets existent qui associent d'autres registres artistiques telle la musique...

Si l'ancrage d'*Atala* au sein du lycée a pu sembler desservir sa visibilité extérieure (la désignation initiale « revue du lycée Chateaubriand » risquait de l'assimiler à une « gazette lycéenne », dont l'établissement, comme tant d'autres, était par ailleurs doté), ce danger fut bien pris en compte par le comité qui s'attela à prévenir cette possible confusion, et la refonte de sa maquette en 2011 la désigna ensuite clairement comme revue de « Cultures et sciences humaines », publiée par le lycée Chateaubriand. La revue *Atala* a pu compter sur le soutien moral et financier indéfectible des provideurs successifs. Poursuivre cette aventure exigeait de l'inscrire dans le projet d'établissement et de bénéficier de l'aide matérielle du lycée pour son organisation (réunions du comité, stockage et vente des numéros...) et son financement (*Atala* n'étant pas un projet à but lucratif, son prix de vente excluait toute idée de profit et sa commercialisation devait être facilitée tant en interne qu'en externe). En 2001, fut créée l'association Les Amis d'*Atala*, indépendante de la revue, dont le but déclaré était « le soutien, la promotion et la diffusion de la revue *Atala* publiée par le lycée Chateaubriand de Rennes [...] et l'élargissement au sein de l'établissement du réseau de collègues associés à la vie de la revue ». Du mieux qu'elle put, cette association s'employa à accroître la visibilité de la revue pendant une dizaine d'années, jusqu'à ce que la modernisation du travail de diffusion effectué au sein même du comité de rédaction rende son action moins nécessaire et la conduise finalement à s'autodissoudre. Par ailleurs, place fut faite à la promotion de la revue au lycée à l'occasion de la parution de chaque numéro et en d'autres temps forts de la vie de l'établissement, grâce à des présentations et animations avec stand d'exposition et de vente aux collègues et aux visiteurs. Le lycée constituait sa base, sa colonne vertébrale éditoriale, organisationnelle et matérielle. Le regard attentif du lecteur lui permettait vite de constater que la grande originalité, la forte exigence scientifique, le caractère transdisciplinaire de ses contenus ouvraient des champs académiques et des perspectives singulières dans

un paysage éditorial universitaire habitué à des publications savantes spécialisées.

Placées d'emblée au cœur du projet, les ambitions intellectuelles de formation des esprits et de pédagogie des savoirs qui animaient les fondateurs d'*Atala*, enseignants en CPGE, n'ont aujourd'hui rien perdu de leur actualité ou de leur pertinence au regard des défis des connaissances académiques et du métier d'enseignant. Chercheurs, praticiens scientifiques et pédagogues trouvent dans la revue des articles qui font l'état des lieux des savoirs et alimentent leur réflexion théorique et leur pratique quotidiennes. Forte de son originalité éditoriale et de ses réussites académiques, *Atala* s'endort... mais songe encore : au terme de plus de vingt années de travail, de mobilisation et d'animation au service de la connaissance, l'idée de poursuivre une activité de publication sous une forme renouvelée n'est pas totalement abandonnée et d'aucuns espèrent voir un jour renaître ce bien singulier projet et revivre, sous une forme réinventée, la belle aventure *Atala*.

Diriger un numéro d'*Atala* : une expérience

Bâtir collectivement un numéro d'Atala étape par étape,
par Christine Février

J'ai répondu favorablement, sans trop hésiter, à la proposition du comité de rédaction de codiriger le numéro de la revue *Atala*, autour des sciences (n° 4, « La culture scientifique ») puis celui autour de l'art contemporain (n° 16, « Sensibiliser à l'art contemporain ? »). Je n'ai pas regretté.

J'adhérais pleinement à l'esprit de la revue et je voulais y participer activement. Et ce d'autant plus qu'en faisant travailler les étudiants de classes préparatoires (en filière économique et commerciale comme littéraire) sur tous les numéros de la revue, j'ai observé chaque année que les objectifs visés par *Atala* correspondaient bien à certaines des attentes des étudiants. Ils saisissaient en effet concrètement ce que peut être un travail intellectuel et comment diverses compétences et diverses positions institutionnelles peuvent se mettre au service d'un même effort de clarification sur un thème donné.

Le thème des sciences comme celui de l'art contemporain me convenaient tout particulièrement car j'enseignais le français-philosophie en classes préparatoires scientifiques et je conduisais également un partenariat entre le Fonds régional d'art contemporain (FRAC) et des étudiants de classes préparatoires économiques et commerciales du lycée. Je désirais donc confronter des analyses venant d'horizons divers sur ces questions qui

animaient mon enseignement. Codiriger ces deux numéros me permettrait également d'apporter aux étudiants un autre éclairage sur des questions que je traitais de façon plus académique dans la perspective des concours.

J'ai beaucoup apprécié l'expérience d'une codirection. Diriger à trois la réalisation d'un numéro d'*Atala* suppose que chacun s'ajuste à la personnalité et au tempérament intellectuel des deux autres dans le souci d'une coordination fructueuse et efficace. Et ce fut une bonne surprise de voir que cet ajustement relève plus de l'alchimie que du compromis. La stimulation intellectuelle mutuelle, aussi bien au moment de définir l'axe du numéro qu'au moment de sa composition, a été un des attraits de cette expérience. S'y est ajouté ce plaisir particulier qu'on trouve dans une entreprise collective menée à son terme : les efforts à fournir pour accomplir toutes les tâches nécessaires sont répartis entre les codirecteurs, on se soutient mutuellement et chacun se réjouit des succès des autres contribuant à cette réussite finale qui sera celle de tous. Ce n'est pas une expérience si fréquente en classes préparatoires quand on construit seul son cours sur un thème de concours.

Codiriger deux numéros fut intéressant également. J'ai observé avec curiosité comment chaque codirection a eu son alchimie particulière, son ambiance de travail propre. Par conséquent, même si j'avais tiré quelques leçons du n° 4, cela ne constituait qu'un atout très indirect pour la codirection du n° 16 ; quasiment rien n'a été transposable quant à la façon de conduire la réalisation du numéro.

Composer ces n° 4 et 16 de la revue *Atala* a supposé d'approfondir ma réflexion sur des questions qui m'intéressaient, m'a permis de faire certaines démarches que mon travail d'enseignante ne me donnait pas l'occasion de faire, m'a amenée à faire preuve de patience et à surmonter certains agacements. Chaque étape de ces codirections a été pour moi riche d'enseignements.

Choisir l'axe de réflexion par lequel sera abordé le thème du numéro. Réunir des contributions sur un thème n'aurait constitué qu'une sorte de catalogue à la Prévert. Ceci peut avoir un certain charme mais n'aide pas à structurer un propos, à défendre une thèse en montrant la pertinence. Pour cela il faut dégager une question qui fait problème. Si j'ai accepté de codiriger ces deux numéros, c'est que c'est précisément cet exercice-là qui m'intéressait, en cohérence d'ailleurs avec l'esprit de la revue. Et contrairement à ce que l'on pourrait croire, choisir un axe de réflexion parmi tant d'autres possibles ne restreint pas le champ de la réflexion mais lui donne

une cohérence et une force. En revanche, c'est intellectuellement plus exigeant et cela demande un temps de maturation et d'affinement de la pensée. Ce fut le moment le plus délicat mais aussi le plus essentiel de cette codirection. Ainsi il ne suffit pas que les codirecteurs aient un intérêt commun pour le thème de la science ou de l'art contemporain ; il faut aussi et surtout qu'ils s'accordent sur la façon de problématiser le thème. Y parvenir est un très bon test de la solidité de l'équipe et de bon augure pour la suite du partenariat. Cela a été le cas aussi bien pour le n° 4 que pour le n° 16.

Recenser les contributeurs possibles. J'ai particulièrement apprécié que les codirecteurs avec qui j'ai travaillé partagent mon souci d'ouvrir le plus largement possible l'éventail des contributeurs. Bien sûr, nous pouvions compter sur le fait que chacun des trois codirecteurs avait des centres d'intérêt intellectuels et un réseau de contacts différents de ceux des deux autres. Mais plus radicalement, j'avais envie de chercher des interlocuteurs venant d'horizons autres que les nôtres. Nous éviterions ainsi de ne faire que confirmer les idées que nous avions déjà au départ. Nous échapperions au piège qui nous aurait conduits à composer, par auteurs interposés, un texte que l'on aurait pu faire tout seuls. Notre façon de concevoir la recherche des contributions avait une autre caractéristique qui me plaisait beaucoup. Nous cherchions des textes analytiques, des témoignages d'expérience, des textes d'une tonalité plus descriptive qu'évaluative ou plus évaluative que descriptive. Ceci concordait bien avec ma conviction qu'il n'y a pas, sur une question, une seule façon ni une meilleure façon de développer un point de vue consistant ; il y a divers registres de légitimité, chacune dans son ordre.

Contacter et convaincre les contributeurs. Cette phase est stratégique ; lors des tout premiers contacts pour le n° 4, j'avais un peu peur de ne pas parvenir à persuader mes interlocuteurs de participer au numéro, car une fois établie la liste des contributeurs qui nous paraissait vraiment adaptée, je m'imaginais qu'un refus allait compromettre le bel équilibre projeté. Mais en réalité cette crainte s'est vite évanouie, le plus souvent les réponses ont été positives. En effet, les numéros précédents d'*Atala* étaient un très bon passeport : le projet plaisait, la qualité des signatures levait les hésitations, le soin de la maquette séduisait. De plus, les raisons pour lesquelles nous souhaitions aborder le thème de la science par une réflexion sur la culture scientifique ou les raisons pour lesquelles nous voulions aborder l'art contemporain par la question de la sensibilisation, la longue liste de questions induites logiquement par la problématique proposée, ont su convaincre nos interlocuteurs. Certains d'entre eux ont

refusé pour des raisons de calendrier ou parce qu'ils travaillaient désormais sur d'autres objets d'étude. D'autres pensaient refuser parce que la forme de l'article ne leur convenait pas ; souvent alors nous avons trouvé des solutions : un entretien plutôt qu'un article, un retour d'expérience plutôt qu'un article théorique.

Et s'ils répondaient positivement, assurer le suivi jusqu'à la version définitive de leur article. Chaque codirecteur assurait le suivi de ses contacts. Mais, bien sûr, chaque codirecteur lisait l'ensemble des contributions. Assez souvent j'ai trouvé que les contributions n'étaient pas suffisamment centrées sur la spécificité du problème posé et j'étais agacée de constater l'écart entre la dynamique propre du texte et la dynamique de la problématique du numéro. Quand l'écart me semblait trop grand, il fallait conduire une négociation un peu délicate avec le contributeur afin qu'il accepte d'infléchir sa rédaction pour que les lecteurs saisissent mieux dans quelle mesure la problématique retenue pour le numéro était traitée. Le succès de ces échanges fut très variable. Et quasi nul quand le style de l'auteur était abscons.

Composer le numéro. Lorsque les codirecteurs avaient recueilli la totalité des contributions, il s'agissait d'en ordonner la disposition dans le numéro. Cela a été pour moi, qui suis habituée à la manière dont en philosophie on traite les problèmes, l'occasion d'une autre façon de faire. En effet, l'ordonnancement du numéro ne découle pas d'une nécessité interne due au déroulement argumentatif d'une problématique ayant sa logique propre, mais d'une consonance contingente entre des articles sans relations entre eux. Cependant, cela n'empêchait pas cette composition d'avoir une cohérence significative. Entre le n° 4 et le n° 16 s'est ajoutée une autre contrainte externe qui était d'avoir à distribuer les articles dans trois rubriques : « Éclairages », « Perspectives », « Expériences ».

Rédiger l'avant-propos. C'est l'art de l'avant-propos de transformer un éventail nécessairement contingent de contributions en une composition cohérente découlant d'une problématisation du thème retenu pour le numéro de la revue. Je n'y ai pas du tout vu une « cuisine » rhétorique mais l'occasion de montrer en quoi l'éclairage proposé par l'avant-propos sur le problème traité avait bien sa pertinence conceptuelle. La revue apportait une contribution probante sur les questions traitées, même si cette combinaison de la contingence du matériau et de la cohérence de la forme qui en ressort m'a semblé une invitation à présenter notre contribution et ses conclusions avec une certaine modestie. Pour le n° 4, un des codirecteurs avait fait une ébauche déjà consistante de l'avant-propos et les deux autres sont intervenus à la marge mais la triple signature finale signifiait que

chaque codirecteur le reprenait à son compte. Pour le n° 16 ce fut une partition à trois voix, chacun apportant sa touche propre là où il était le meilleur. Nous nous sommes un peu étonnés de nous retrouver chacun pleinement dans cet avant-propos que nous n'aurions pas fait du tout de cette façon séparément.

Tout au long de la construction du numéro, établir un rétroplanning, chercher à tenir les délais avec les contributeurs et être dans les temps pour se coordonner avec les acteurs de la réalisation technique. Cela suppose beaucoup de vigilance, une certaine dose de diplomatie et de persévérance pour faire les multiples relances et cela suppose aussi de prendre sur soi, avec un peu de souplesse et de bonne humeur, face aux retards qu'on avait pourtant essayé de prévenir. J'ai bien aimé me confronter à cet exercice.

Contribuer à assurer la diffusion du numéro. La diffusion de chaque numéro était prise en charge par tous les membres du comité de rédaction, que ce soit au sein du lycée Chateaubriand, auprès des librairies, de bibliothèques ou sur le site de la revue. Les codirecteurs pouvaient élargir le cercle de diffusion en mobilisant les acteurs plus spécifiquement concernés par le thème de leur numéro. Ainsi, parmi les démarches effectuées pour diffuser le numéro sur la culture scientifique, les contacts avec l'Inspection générale de mathématiques comme de physique ont été précieux ; nous avons également remis à la secrétaire d'Edgar Morin un exemplaire pour la bibliothèque de l'Unesco puisque cette année-là il disposait d'un bureau dans les locaux de cette institution. Pour faire connaître le numéro sur l'art contemporain, nous avons organisé, dans la galerie d'art de l'université Rennes 2, une exposition « *Art is all over* », avec des œuvres du FRAC qui permettaient de bien saisir pourquoi se posait la question de la sensibilisation à l'art contemporain. Des élèves des classes préparatoires économiques et commerciales souhaitant travailler dans le management culturel ou les métiers de l'édition, ont assuré la promotion du numéro aussi bien au lycée que pendant l'exposition. Lors d'une réunion académique des professeurs enseignant l'histoire des arts au lycée, la présentation du numéro a été mise à l'ordre du jour.

J'ai fait partie des codirecteurs de la revue qui, considérant la diffusion comme une étape essentielle, se sont impliqués avec une certaine constance et avec ténacité dans la diffusion. J'ai été un peu déçue de constater un certain écart entre la réception, toujours assez sincèrement élogieuse des numéros, et les ventes, ainsi que plus généralement une diffusion, assez réduites. Mais je n'ai pas considéré pour autant que l'investissement dans la construction d'un numéro était disproportionné ou n'aurait pas valu la peine.

Ainsi, codiriger ces deux numéros m'aura donné la possibilité de me confronter à des points de vue que je n'aurais pas nécessairement rencontrés sans ces occasions et autrement qu'en tant que simple lectrice. J'ai tout autant apprécié les moments fluides des connivences intellectuelles avec mes codirecteurs que les argumentations serrées pour trouver (ou pas) un accord sur les orientations à prendre ou sur l'évaluation des contributions. J'ai aimé également pouvoir mettre en œuvre des capacités qui ne se trouvent pas vraiment mobilisées dans le métier d'enseignant. Je mesure donc bien ma chance d'avoir pu participer à la vie de la revue *Atala* au lycée Chateaubriand et je remercie ceux qui ont permis à ce projet ambitieux et fondé de se déployer sur vingt et un numéros.

Atala, chronique d'une initiation, par Yola Le Caïnec

Dans la petite salle de travail des professeurs, la table est grande et accueillante à l'image des visages qui se sont tournés vers moi quand je suis arrivée en 2013 au comité de rédaction de la revue *Atala*. Le comité m'avait invitée pour me proposer de travailler autour d'un numéro sur le cinéma. Nouvellement recrutée pour ouvrir l'option études cinématographiques au lycée Chateaubriand, je connaissais cette activité groupusculaire mais n'avais jamais osé en appréhender les rites d'initiation. J'ai donc accepté immédiatement, d'autant plus je savais déjà le caractère rare et précieux de la possibilité qu'offrait *Atala* d'une publication papier.

Je ne parlerai pas du n° 19, l'antépénultième de la revue, qui fut le fruit de cette rencontre. Je parlerai plutôt de l'expérience très forte que devint vite pour moi la direction de ce numéro dans un temps tout à la fois contracté et dilaté.

Trois ans. C'est ce qu'on m'a dit tout de suite après que j'ai accepté. Trois ans devront suffire pour tout boucler, de l'élaboration d'un titre à clé conceptuelle à la mise en œuvre pratique de la promotion du numéro. De comité en comité sur ces trois années, inlassablement, revenait l'impératif d'un cahier des charges, dont le pragmatisme irritant, relativement au travail de fond avec les auteurs et les auteures, jamais n'altéra l'avancée de l'écriture, au contraire. Plus le fil rouge qu'on tendait devant moi devenait tendu, plus le numéro prenait ensemble forme et sens. La forme, on ne s'en étonnera pas, mais le sens ? Et surtout l'accomplissement de l'un avec l'autre ?

La réflexion solitaire que donnait la lecture des articles, le dialogue plus ou moins proche avec les auteurs et les auteures, l'archivage infini des fichiers, de leurs versions concurrentes, n'avaient finalement guère à envier à ces moments tout aussi gratifiants de l'ajustement du sommaire pour chaque comité. L'attention que prêtait chaque membre aux détails

des différents résumés, à la cohérence humaine que donnaient les différents contributeurs et les différentes contributrices, n'était point trop futile ou minutieuse, mais juste le lieu d'une ressaisie verticale et horizontale de l'ensemble du numéro.

Le point de vue de spécialiste que l'on a dans sa discipline n'est ainsi jamais absolument majoritaire et doit se recomposer pour chaque idée dans une perspective humaniste. Un savoir ne vaut que s'il est traversé par les autres, car alors, et seulement alors, il est partageable. J'ai donc fait beaucoup plus qu'un numéro sur le cinéma au sein d'*Atala*, j'ai compris la nécessité de la pluralité d'une idée dans l'exercice même de cette pluralité.

Ce qui règne dans la petite salle de travail des professeurs où se réunit trois fois par an le comité de rédaction d'*Atala*, une fois que l'on a été initié·e à ses secrets, c'est la priorité donnée à l'échange égalitaire par l'autorité certes hiérarchisée mais totalement désintéressée de ses différents membres.

Trois fois, et deux moitiés, par Alain Trouvé

Trois fois. Comme trois reniements de soi-même, de la promesse qu'on s'était faite de mieux ménager le temps dérobé aux travaux des jours, pour sa famille, pour cultiver son jardin, pour soi. Et lorsque s'approche l'échéance de la publication, comme un écueil dans le brouillard, le sentiment amer de s'être endormi et d'avoir trahi d'autres promesses : achever ce fichu avant-propos, s'assurer que telle iconographie était bien hors droits, récrire à un auteur pour l'engager à réformer ceci ou cela, avoir bouclé dans les délais prévus. Trois fois. Comme trois récidives — car la première, après d'autres atermoiements éditoriaux, en fut déjà une — qui condamnent au même banc, sur la même galère. Que diable allait-il y faire ? Est-il une candeur à ce point incurable qu'elle voue à être dupé sans recours par l'illusion du temps ? Un beau projet, deux années à venir, le numéro idéal comme déjà achevé devant l'œil de l'esprit, son titre alléchant inscrit au-dessus de l'iconographie, sur la belle jaquette candide elle aussi et azur comme un ciel encore sans nuages. On sait bien, pourtant, passé un certain âge, que chaque jour, jour après jour, compte moins d'heures que les jours d'autrefois, qu'on sera requis par les urgences du moment, qu'il faudrait être d'une rigueur extrême. Et on se maudit : plus jamais ça, connais-toi toi-même, enfin...

Est-on vraiment si naïf ou inconséquent ? Ce n'est pas le rivage enfin abordé, le beau volume tenu entre les mains, qui console, et qui satisfait, et qui incite à la récidive. Ce sont les souvenirs de la traversée, secouée par

les bourrasques, encalminée dans les bonaces, mais qui, si elle n'avait pas été tentée, n'aurait jamais procuré la joie de ces féconds échanges avec des chercheurs de renom, des doctorants au départ d'une pensée nouvelle, des normaliens ou de jeunes universitaires qui ont été vos étudiants et qui vont publier leur premier article, avant beaucoup d'autres, sans doute. Et cette admiration profonde, stupéfaite, émue, pour de grands esprits, exerçant parfois dans les plus hautes institutions du savoir, ou entièrement dévoués à un métier, à un art, et qui pour rien, pour rien d'autre que le plaisir de transmettre, le plaisir de participer à un projet qui les a séduits, vous font le don de leur pensée. On s'en trouve si reconnaissant que l'on s'en veut d'avoir maudit ces moments que d'autres — qui n'ont pas fait de moindres sacrifices, qui n'avaient pas vos raisons de s'investir dans une revue dont ils ne partagent pas le destin — ont libéralement consacrés à une œuvre commune. Et, récompense suprême, il arrive de surcroît qu'ils vous en remercient et saluent l'étonnante entreprise, rarissime en vérité, portée par les professeurs d'un lycée et de dévoués universitaires qui en furent d'anciens élèves. Car, autre sujet de gratitude, cette traversée, on ne l'a pas faite seul, mais épaulé par des amis : vos codirecteurs certes, auxquels s'adjoignent, car ils ne sont pas moins importants, les membres d'un comité de rédaction où la somme des dévouements au service d'un savoir désintéressé ranime éperdument la flamme que fait si souvent vaciller, en ces temps difficiles à penser, la trahison des clercs.

Alors, s'il est vrai comme l'écrivait Valéry que « rendre la lumière / Suppose d'ombre une morne moitié », on se dit que, tout bien pesé, par-delà les illusions et les désillusions, oui, vraiment, cela valait la peine d'être un porteur passager de cette flamme. Et l'on en vient à espérer que de nouveaux relais en perpétuent la course, pour peu que la revue *Atala*, ayant définitivement cessé de paraître sous la forme qui fut durant plus de vingt ans la sienne, parvienne à se réincarner en d'autres avatars.